

« Que j'ai bien fait d'avoir ri »

Environnement

Numéro 311, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80475ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(2016). « Que j'ai bien fait d'avoir ri ». *Liberté*, (311), 76–77.

DOCUMENT

« *Que j'ai bien fait d'avoir ri* »

JOURNALISME, chroniques et billets, poésie, roman, sketches radiophoniques, séries télévisées et courrier du cœur. Placée sous le signe du mouvement et de l'audace, l'écriture de Jovette Bernier, auteure polygraphe, a contribué aux transformations de la littérature et des médias tout au long du xx^e siècle. Aujourd'hui, seul le roman *La chair décevante*, réédité en 2014 (Fides), demeure accessible. Nous proposons ici de nous aventurer hors du roman, dans les lettres privées, dans les pages méconnues des journaux et des recueils de poèmes ou de billets, pour entendre la voix sans tabou d'une écrivaine maniant aussi bien les codes de l'élégie amoureuse que de l'ironie journalistique.

8h, 16 mai [1929]
au bureau, av. midi

EST-CE partout pareil le printemps, mai, l'espoir de l'été? Est-ce partout pareil? Et l'air met-il autant de suggestions dans votre tête que dans la mienne; dans votre cœur comme dans le mien? Une effervescence continuelle qui fait comme les grandes marées, quand le dernier flot qui vient de loin surpasse la première vague. Je ne fais plus rien de raisonné, et peut-être rien de raisonnable. Là, je n'écris plus, je ne lis plus, je ne travaille plus et pourtant je suis toujours en mouvement, c'est la torture que d'arrêter un instant ou de ne rien attendre pour l'heure qui va venir.

Et cependant, je ne fais rien, les jours m'enlèvent après les jours, les nuits après les nuits, et pour vrai je me demande ce que je fais, ce que j'ai fait, ce que je ferai. Et je suis un peu déprimée de tout cet énervement qui m'entoure et qui me pénètre et dans lequel je mets ma grande part individuelle; il m'est impossible de réagir quand le soleil a de ces regards fondants, quand l'air a du goût sur tous les sens, quand les premiers parfums de mai m'intriguent un peu et que la route invite à nous conduire vers quelque désir. Et le soir ne parle plus que d'amour maintenant, le

soir est doux pour nous garder longtemps. Je laisse toute cette nature parler, je la suis, je l'écoute, je suis son plus tendre sujet, elle me mène où elle veut, je ne sais où. Je n'ai pas besoin de savoir non plus, ma tête ne me sert à rien du tout, j'ai mis mon cœur dessus, c'est lui qui sait, c'est lui qui choisit, c'est lui.

Tout ça n'est que de la poussière d'or au soleil, et de l'encens dans la nuit, dont rien ne reste dans les mains quand on veut regarder avec sa raison; c'est la féerie, l'éblouissement, le charme qui nous transporte, la foi hallucinée des choses qui n'existent pas et qu'on voit et qu'on possède, parce qu'on croit en elles, c'est le grand rêve qui transfigure et que je ne changerais pas pour la vérité parce que je sais comme elle est abrutissante, comme elle fait mourir ceux qui n'ont voulu vivre que pour l'amour, parce qu'ils n'ont cru qu'en l'amour.

La brise de mai, les nuits de mai sont-elles aussi déraisonnables et aussi délicieuses chez vous?

Je vous embrasse et vous jette un peu de ma douce folie.

Jovette

— Jovette Bernier à Louis Dantin,
16 mai 1929 (BANQ Vieux Montréal,
fonds Gabriel Nadeau, MSS177,
2006-10-001/4635)

SI TU RENCONTRES une femme qui te dise : « Ah ! moi, ce qui me tracasse, ce qui me gaspille ma vie, enfin... ce que je puis détester le plus au monde, c'est d'écrire... » sois sûre que c'est une « femme de lettres ». Et ne va pas en rire : pour la comprendre, lis une phrase ou deux de son travail et tu conviendras comme ça : « Faut-il qu'on soit assez dégoûté de soi pour écrire des âneries pareilles... » Ne va pas la blâmer et lui crier : « Change de métier, folle ! tu n'es pas obligée d'écrire. Si ça te rase, au moins ne barbe pas les gens. » Non...

— « C'est l'ennui, vois-tu »,
L'illustration nouvelle (3 mars 1937,
p. 14)

TROP PRÈS de son bonheur, on ne le voit pas ; il y a en nous un fond d'égoïsme qui, sans être coupable, est bien puni, quand il nous fait méconnaître les prédilections et les douceurs qui furent notre lot, quand une fois on a laissé la proie pour l'ombre.

Tant que la vie ne s'est pas mêlée de nous enseigner ; tant qu'elle ne nous a pas montré du doigt nos faiblesses et nos vanités, on laisse chatoyer la chimère qui vit de nos vains soucis ; on vend le bonheur pour le plaisir.

Heureux ceux qui ont eu assez tôt l'intelligence de la leçon qu'il faut apprendre, pour ne pas gaspiller une vie en projets, en brouillons, en fantaisies et en caprices, et auxquels il reste un champ d'action où la science acquise pourra encore servir à quelque chose de grand et de vrai.

— « On vend le bonheur », *On vend le bonheur* (Montréal, Albert Lévesque, 1931, p. 190)

ELLE a laissé saigner son cœur sur [tant de pages
Qu'il tache ses écrits.

— *Les masques déchirés* (Montréal,
Albert Lévesque, 1932, p. 43)

Lettre à un monsieur

JE SUIS contente d'avoir ri
Quand vous m'avez fait tant de peine.
J'aurais pu mourir ! – Aujourd'hui
Je me remercie d'avoir ri.

J'ai pensé de m'ouvrir les veines
Me pendre, me noyer
Ou bien m'empoisonner...
Toute une nuit j'y ai pensé,
(Vous en valiez la peine)
Et cherche des outils :
Revolver, corde, iode, pastille ou bistouri ?

Ah ! que j'ai bien fait d'avoir ri.
D'avoir mangé sans appétit,
D'avoir fait comme Diogène,
Quand vous m'avez fait tant de peine.

J'ai bien failli mourir pour vous,
Le soir du grand coup de bambou.

— Jovette Bernier, *Mon deuil en rouge* (Montréal,
Les Herbes rouges, coll. « Five o'clock », 2000 [1945], p. 65)

Rien que la peine

COMME un baiser qui s'éternise sur des lèvres,
Ton souvenir, parfois, m'envahit et m'enfièvre.
C'est comme si la joie était fondue en pleurs,
Quelque chose d'amer emmêlé de douceur.
Un goût lointain de bonheur vague ; un goût de peine,
Miel et fiel alternés de ta bouche à la mienne.
On dirait de l'amour noyé dans du chagrin,
Des chagrins infinis, et de l'amour, un rien.
Et mes lèvres croyaient, en possédant les tiennes
Pouvoir atteindre, un jour, la parcelle lointaine,
Mais à ton cœur, je n'ai rien bu que de la peine...

— *Les masques déchirés* (Montréal,
Albert Lévesque, 1932, p. 51-52) **L**